

La fine fleur

Paule Lebrun

Number 6, Spring–Summer 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20933ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lebrun, P. (1982). La fine fleur. *Nuit blanche*, (6), 28–29.



LA FINE FLEUR

Un matin, elle décida d'attendre. Je dis: «Elle décida», et en fait, je ne suis pas certaine que la décision ait été mûrie et voulue. Simplement, l'attente envahit toute la place: bras, mains, genoux, cuisses, ventre. Cela attendait soudain de partout et avec violence.

Elle eut d'abord son habituel réflexe: bloquer toutes les issues, garder un recoin, le lobe de l'oreille ou la narine gauche, où elle pût se réfugier sans que l'attente y ait accès. Puis, par découragement, par fatalité, par sagesse ou par expérience, elle s'abandonna tout d'un coup sans trop savoir pourquoi, elle ouvrit toutes les portes, narine et lobe compris.

Le mot «attente» convient-il vraiment pour ce qui arriva? Ce qu'elle entendait par là, à venir jusqu'alors, était impatient, fougueux, soupirait et tapait du pied. L'attente prenait la forme d'un trou vivant au milieu du ventre qui aspirait à être comblé. Toute sa vie

s'était bâtie contre ce vide qui a faim, appelle, pleure et crie.

Ce qui était présent ce matin-là était d'un genre différent. Immobile et silencieux. Aucun enfant affamé ne réclamait le sein... On aurait dit un silence végétal, une immobilité organique, comme le jardin au coucher du soleil qui ne bouge pas d'un poil, mais on sait bien que les sous-sols sont habités.

Donc, l'attente est là. Quelque chose de différent, qu'elle n'a jamais éprouvé. Elle tremble soudain, mais ce n'est pas d'impatience.

Cela la saisit pendant qu'elle prend son café, assise sur le coussin rouge. Elle appuie alors sa tête contre le mur et la penche sur le côté. Ses fesses restent là où elles sont, son corps s'affaisse quand même un peu pour prendre appui, sa main reste mollement déposée sur la table, et ses yeux se posent très légère-

ment, comme deux oiseaux, sur le visage d'une image accrochée au mur d'en face. C'est un dessin de Picasso dans sa période bleue, et ledit visage bleuté est d'une tristesse si profonde qu'on peut s'y noyer et s'y perdre à jamais. Mais comme je l'ai dit, par prudence peut-être, elle s'y pose légèrement, prête à prendre son envol au moindre vertige.

Elle reste ainsi longtemps, contemplative, assez longtemps en tout cas pour que le café refroidisse complètement dans la tasse.

Ne croyez pas qu'elle est absente. Au contraire. Sa présence a une acuité, une sensibilité qu'elle n'a pas du tout normalement. Mais ce qui se passe en dedans demande une telle concentration qu'elle n'en a plus beaucoup, il est vrai, pour le dehors.

Son immobilité apparente est celle d'un lac recouvrant une ville aquatique pleine d'habitants étranges et de poissons secrets. Depuis toujours elle habitait la rive, ne pouvait voir avec ses yeux; mais parfois sa peau frissonnait et elle sentait bien que quelque chose se passait ici qui lui échappait. Ce lac recèle un mystère.

Ce matin, elle est conviée à la fête par les habitants. Des fontaines de lumière irriguent jusqu'au bout des doigts le frêle corps appuyé contre le mur. Elle reste donc là, la main posée sur la nappe fleurie, les fesses sur le coussin rouge, absorbée, vraiment, par le dedans.

Elle regarde et ne fait rien. Elle a la passivité de la Vierge Marie recevant l'Esprit Saint. Je le dis sans sourire. Il s'agit d'un moment de grâce et de plénitude absolues.

Quand le vide prend ainsi toute la place, dieu sait où va l'esprit, il disparaît comme une bulle, s'évapore comme un nuage. Il ne reste RIEN. Elle ne pense plus, elle est là, simplement, comme une fleur, sans mots, sans images, sans rêves.

Son sourire aux yeux du profane peut passer pour béat. Attachez-vous plutôt à la transparence de ses yeux. Moi en les regardant, j'hésite entre la peur et le goût de la prendre dans mes bras comme un petit bébé.

Puis elle émerge du dedans. Je pense à la Vénus de Botticelli sortant de la mer, fraîchement baptisée. Elle reprend contact avec la

pièce. Son corps veut bouger. Elle n'ose pas trop au début, de peur de perdre la lumière et les fontaines du dedans. Elle commence doucement, pour voir. Par les yeux d'abord: les porte ailleurs, puis bouge un peu la tête. Elle trempe son doigt dans le café, le suce, passe sa main dans les cheveux, se lève doucement comme si elle portait dans son ventre un paquet. Elle s'exerce à maintenir un fragile équilibre entre le dehors et le dedans. Elle va, elle vient; tout se maintient.

La vie recommence donc à ce niveau-ci, avec délicatesse. Rien n'est plus pareil. Elle prend le café, écoute un disque, fait la vaisselle, et tout est semblable, mais tout est différent. La seule chose que je peux voir, de là où je suis, moi qui la regarde prendre son bain ou taper son texte, c'est un léger ralentissement, une façon qu'elle a de déposer la jambe ou la main, d'appuyer un peu sur le geste, qui donne à penser que le geste le plus anodin n'est pas si anodin que ça. Hier, elle a dîné avec Pierre, fait l'amour avec lui. Elle lit, sort, parle, vieillit. Ses yeux restent transparents.

Le temps passe, les semaines, les mois, et à vrai dire, par moments, la lumière se cache dans quelque repli de chair. Elle se demande alors si elle n'a pas rêvé.

Ce matin, par exemple, pendant qu'elle choisissait à l'étalage poivrons et tomates, la source lumineuse s'éteignit doucement et à ce moment même elle oubliait déjà qu'un jour elle en avait été inondée.

Je ne veux pas que l'histoire finisse tristement. Et en même temps, c'est ici qu'elle s'arrête. On ne coule pas plus vite que le fleuve. Diane, doucement, s'est rendormie. Et moi qui l'aime, je regarde, je veille et j'attends. J'ai une très grande patience.

Paule Lebrun